

Patchworks baudelairiens

1^{ère} 01

Ecrits d'appropriation sur BAUDELAIRE

Objectif : mémoriser des vers en vue de la dissertation de fin d'année.

Sujet : à partir de la sélection que j'ai opérée (vous recevrez individuellement la liasse de textes et de vers photocopiée d'ici la semaine prochaine ; ainsi que le fichier en deux formats en pièces jointes...), ou bien de votre propre lecture de *Les Fleurs du mal*, vous allez sélectionner 20 à 25 vers (puisés dans les grands thèmes de Baudelaire) qu'il vous faudrait apprendre...

Pour vous y aider ludiquement, vous allez en faire un texte poétique qui pourra :

- Sectionner les vers au maximum à 6 syllabes (donc des groupes de mots ou expressions de 01 à 06 syllabes) et construire un texte où votre propre texte (votre apport personnel) servira de liant à tous ces éléments que vous allez rapprocher... Attention, il ne s'agit pas de rédiger une histoire mais de recréer un poème donc d'aspirer à un puissant imaginaire qui fera écho à celui de Baudelaire et à son écriture !
- Reprendre les vers (sans les sectionner) et les ordonner (tout en vous arrangeant pour que leurs rapprochements aboutissent à du sens, c'est-à-dire ajouter un peu de votre propre texte — votre propre apport, mais de façon bien moindre que pour le sujet précédent — pour que votre patchwork baudelairien signifie quelque chose... Sauf si vous décidez qu'il n'est pas nécessaire que ça signifie pourvu que ça vous plaise ! Cependant, dans ces cas-là, pensez aussi un peu à vos lecteurs et lectrices.)

Dans tous les cas, ne vous interdisez rien !

(Seule contrainte : minimum 10 vers et maximum 40.)

Autre sujet (facultatif) qui se rajoute au précédent : vous allez rédiger un sonnet, un pantoum (« LITTÉRAIRE Poème à forme fixe, emprunté à la poésie malaise, composé d'une série de quatrains à rimes croisées, dans lesquels le deuxième et le quatrième vers d'une strophe sont repris par le premier et le troisième vers de la strophe suivante, le dernier vers du poème reprenant en principe le vers initial. » CNRTL) ou toute autre forme littéraire que vous auriez découverte chez Baudelaire sur un sujet qui lui est cher (mélancolie, sens, synesthésie, temps, mort, beauté, femmes — auxquelles vous pouvez rajouter les hommes, pour qui le souhaiterait —, érotisme etc.)

(Seule contrainte : minimum 14 vers et maximum 30.)

Mes enfers

De cet Enfer, où, vaincu, je rêve en silence
Germent mille sonnets dans mon cœur de poète
Qui semble s'endormir dans un rêve sans fin.

Et jamais je ne pleure et jamais je ne ris
Car le tombeau toujours comprendra le poète
Et le vers rongera ma peau comme un remords.

Alors, devant ce noir tableau plein d'épouvante,
Je veux peindre ta beauté, ô toi que j'adore
O toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savais,
Tu te plais à plonger au sein de ton image.

Ainsi quand je serai perdu dans la mémoire
De l'enfer où mon cœur se plaît dans ton miroir
Laisse, laisse mon cœur s'enivrer de mensonges !
Ridicule, perdu, tes douleurs sont les miennes
Et mes chers souvenirs sont plus lourds que des rocs.

Camille

Lettre à une femme

Un éclair... puis la nuit ! - Furtive beauté
Ma femme est morte, je suis libre,
Quand la pluie étalant ses immenses traînées
Et le Temps m'engourdit minute par minute,

Ô ma beauté, mon as,
Tu me rends l'égal de Midas,
Par toi je change l'or en fer
Et le paradis en enfer !

– Ô douleur ! ô douleur ! Le Temps mange la vie,
Je suis comme le roi d'un pays pluvieux,
Je trône dans l'azur comme un sphinx incompris.

Envole-toi bien loin de ces miasmes morbides ;
Va te purifier dans l'air supérieur,
Vers le paradis de mes rêves !

Oriane

La musique souvent me prend comme une mer
Tu te plais à plonger au sein de ton image
Plonger dans tes beaux yeux comme dans un beau songe.

Ses ailes de géant l'empêchent de marcher.

Je hais la passion et l'esprit me fait mal.

L'amour est assis sur le crâne de l'humanité.

Je voudrais qu'exhalant l'odeur de la santé

Et l'amour se rira de l'enfer et du ciel

Je voie ma femme en esprit.

Et jamais je ne pleure et jamais je ne ris.

Hiyori

Ailleurs qu'en ton cher corps

Guidé par ton odeur vers de charmants climats
J'ai fondu vers tes bras.

Laisse-moi plonger dans tes yeux,
Tes yeux où rien ne se révèle.

Tu dis m'avoir oublié et ne me voir qu'en rêve
Je sais l'art d'évoquer les minutes heureuses
J'enlace et berce ton âme
Dont le regard m'a fait soudainement renaître.

Tu viens puis disparais
Un éclair... puis la nuit ! Fugitive beauté
Ne te verrai-je plus que dans l'éternité,
Ailleurs qu'en ton cher corps
Et qu'en ton cœur si doux ?

Pablo

La mer

Il y a le rythme doux et paresseux des flots
Que les soleils marins éclairent avec ardeur.
Les navires glissant sur les vagues, les matelots,
Et les oiseaux des mers, imprudents voyageurs.

La houle des mers sous le climat des autans,
Et les humides brouillards hantant les tempêtes,
Ciel brouillé, ténébreux et discret, qui attend
Que le vent du matin inspire le poète.

Ces nuages funèbres cachent un gouffre moins amer
Immenses profondeurs de ces richesses intimes
Qui disparaissent dans le fond de tes abîmes

Et dans les immensités bleues de la mer,
Le soleil se noie et la pleine lune s'étale,
Et le poète admire les pâles étoiles.

Zacharie

De douleur et de larmes mystiques

Tout chargé de douleur et de larmes mystiques,
Que rongent et que nourrissent les chancres du cœur,
Tremblant, s'agite un feu langoureux et moqueur,
Confondu en une étrange musique.

Le chaos resplendit comme unique clarté,
Lorsque, sage, tu dors dans les profondeurs noires.
Je saurai te tailler un monde, pur miroir
De leur amour vaincu par toi, femme tourmentée.

De l'ombre enveloppe la belle ténébreuse,
Outrage hideux pour l'homme pâle et chancelant.
La débauche enivre ma muse mystérieuse,

Comme un hameau paisible à ce bal tournoyant.
Vers la sombre lune, dansait la dangereuse,
Là, se meurt l'éclat de ce soleil rougissant.

Elisa

En sa royale ampleur

Elle marche en déesse en sa royale ampleur,
Reine victorieuse et jolie comme une fleur ;
Et rongés d'un désir qui monte et qui descend,
Ô mon unique reine ! Aimons-nous doucement...

Toi, l'unique que j'aime sur mon cœur amoureux,
La brune enchanteresse passait devant mes yeux,
Que ton cœur m'était bon et se laissait aimer,
De ton regard profond et doux comme la mer !

Perdu dans la mémoire cet être fragile,
Pauvre âme solitaire, un fantôme débile
S'en va tout doucement dans l'air silencieux,
Le soleil s'est noyé dans un ciel nébuleux !

Des blessures ouvertes et l'esprit me fait mal !
Les esprits qui dévorent un cadavre spectral,
Montraient à tous les morts de la destruction,
Ô douleur ! Ô douleur ! Je hais la passion !

Sous un ciel sans nuages voltigeait tout joyeux
Un cœur comme le mien et des jours glorieux,
Soleil, la Mort t'admire ! Pur et plein d'élégance,
Un chant plein de lumière d'espoir et de vaillance.

Andrea

Le sourire mortel

Dans mes yeux ténébreux, une femme passa ;
Ses cheveux firent jaillir en mon cœur de l'or,
Et son charmant sourire me fit voir l'aurore.
Les nobles cieus n'ont-ils plus de place pour ça ?

Et les soirs au balcon, mère des souvenirs,
Je respire encore le parfum de ses seins ;
Cet instant m'enivre, il est mon serviteur ;
Plaisirs, ne tentez pas mon être par du vin,

Ma tête amoureuse d'ivresse y plongerait.
J'eus beau voir le monde à travers ses voluptés,
Mais rien, rien ne saurait égaler ce moment,

Ce court repos, à l'ombre de ses cils voûtés.
Malheureux ensorcelé ; la nuit est tombée,
Il est tard, le ver ronge ma peau maintenant.

Ismael

La Grâce

Au détour d'un regard, il n'existait plus qu'elle ;
Et plus je la voyais, moins la trouvais réelle.
Ses cheveux blonds feraient pâlir tout l'or sur Terre ;
Chaque pas qu'elle créait suffisait à faire

Fleurir en moi l'idée d'un début poétique.
Ce songe pour lequel s'attriste tendrement
L'homme qui n'a pu plonger ses peines dedans,
Et dans lesquelles mes sommes ont leurs griffes pathétiques.

Cette gueule d'ange justifierait la Guerre.
Je l'ai vue, elle non ; mais tant pis c'est assez !
Il faisait beau, pourtant le ciel était couvert.

Son sourire humidifiait mes joues de fer.
Je l'ai vu, ce Bonheur perdu est passé :
Le souiller m'enverrait plus profond qu'en enfer !

Ismael

(Poésie personnelle d'inspiration baudelairienne)

Pour que de notre amour naisse la poésie

Je veux te raconter, ô molle enchanteresse :
La beauté du corps est un sublime don
La forme la plus séduisante, ma maîtresse,
De rendre à la jeunesse un hommage profond.

Insensible tous deux à l'humaine souffrance
En toi je tomberai, végétale ambroisie
Mais ne suffit-il pas que tu sois l'apparence,
Pour que de notre amour naisse la poésie
Qui jaillira vers Dieu comme une rare fleur,
Au milieu de l'azur, des vagues et des splendeurs ?

Mais quand le ciel bas et lourd pèse comme un couvercle
La pendule aux accents funèbres embrassant le cercle
Et Le ciel versait des ténèbres dans les capitales
De l'enfer où mon cœur se plaît aux humeurs fatales.

Lisa

Hauteur parisienne

ou

La Tour Eiffel

Végétal en acier

Tu mélanges l'or et l'acier

Tu n'es ni doux,

Ni amer,

Vers le paradis de mes rêves, tu t'élèves,

De ce terrible paysage,

Tu te dresses,

Aussi haute,

Telle que jamais mortel n'en vit,

Dont la robe par ces trous,

Laisse voir le ciel de Paris !

Thibault

La Mort qui console

C'est la Mort qui console, hélas ! et qui fait vivre
Je hais les testaments et je hais les tombeaux ;
C'est la fameuse mort inscrite sur le livre,
C'est la Mort, planant comme un soleil nouveau.

Nous aurons des lits pleins d'odeurs légères,
Et plus tard un Ange, entr'ouvrant les portes,
Cependant des démons malsains dans l'atmosphère
Miroirs ternis et flammes mortes.

Comme un long sanglot, tout chargé d'adieux
C'est le portique ouvert sur les Cieux
Plonger au fond du gouffre, Enfer ou Ciel, qu'importe ?

Que le trait de la mort sans pardon ait frappé,
Adieu, plaisant Soleil, mon œil est étoupé,
Mon corps s'en va descendre où tout se désassemble.

Mael

Ma terrible passion tombe
 Dans la tombe
 Du flanc de l'enfer
De ton cœur ruisselant
 Une femme cruelle
L'air dangereux et doux
 Aux traîtres yeux
 Remplace de mon âme
Les lambeaux de mon cœur
De là appareillons l'ancre
 Dans son cœur désert
 Faut-il ce matin
 Aimer à mourir ?

Ina

Assassin

Ô toi ! homme libre, âme toujours ravie ;
Tu ignores l'Enfer, sans haine et sans remords.
Assis sur le triste monde engourdi, tu dis :

« Voici le Grand soir où la face de la Mort
Contemple mon âme, sinistrement béante.
Peu importe ! j'ai été libre. Peu importe !?

Je te contemple d'en haut, ô âme puissante ;
C'est la mort qui console, entrouvrant les portes,
Du ciel ou de l'Enfer. Sois ce que tu voudras,

Monstre assassin, ô bête implacable et cruelle !
L'heure où autant qu'un vivant tu regardes en toi
Est là, là-même ou jamais rien ne se révèle.

Et dans ton rêve sans fin, comprends sans effort,
La vérité froide d'un bourreau de remords. »

Ryad

Je t'attends...

À ma bien-aimée

Ici-bas, ma vie s'est arrêtée ce jour-là ;
Là-haut, tu as marché pour la première fois.
Confiant de pouvoir toujours tromper la Mort,
Elle nous fit confidant de son triste sort.

Mon monde avait dès lors perdu son harmonie.
À la première année, j'observais les paroles ;
À la deuxième, j'écoutais les alcools ;
Maintenant, j'inspire ce qu'autrefois je vis.

Toi qui jouissais des attributs de l'absolu,
Toi qui savais les secrets du cœur et du corps ;
Ô toi qui étais tant, tu fus mais tu n'es plus.

L'élan vital qui me hantait s'éloigne alors,
Endure encore l'amour que tu as perdu
Car bientôt, je m'en irai vivre notre mort.

Ryad

(Poésie personnelle d'inspiration baudelairienne)

Balade jusqu'à l'aube

Ils marchent devant moi les yeux pleins d'osmonde,
La honte, les remords, les sanglots, les ennuis,
Bizarre déité brune comme les nuits,
Machine aveugle et sourde, en cruautés fécondes !

Temple autrefois vivant, plein d'ordre et d'opulence,
Les sons et les parfums tournant dans l'air du soir,
Remplissent l'âme au-delà des anti-pouvoirs
L'Espérance qui brille aux carreaux des silences.

Vous êtes un beau ciel d'automne, clair et rose,
Qui d'une main distraite et légère caresse
Bienheureuse la cloche à la gorge d'Hermès.

Charmants Yeux, qui brillez d'une inconnue symbiose,
Vous qui étoilez ces parfums pleins de mythes,
Montrez-moi la force de ce qui vous habite.

Robin

Regard d'un chat sur le monde

Je suis comme le roi d'un pays pluvieux ;
Loin du désir mondain et du regard moqueur,
Viens, mon beau chat sur mon cœur amoureux ;

Je contemple d'en haut le globe en sa rondeur.
Ce matin encore l'image
De tes yeux, de tes yeux verts,
De ce terrible paysage,
Où se mêle l'or avec le fer,
N'a su réchauffer le cadavre hébété
Des êtres décrépits, singuliers et charmants,
Dont autrefois les noms par tous étaient cités,
Dans ton cœur sanglotant, dans ton cœur ruisselant !

Sous un plafond de brume ou dans un vaste éther,
Je vois un port rempli de voiles et de mâts :
Les amoureux fervents et les savants austères,
Guidés par ton odeur vers de charmants climats,
S'envoleront bien loin de ces miasmes morbides,
Dans l'Infini que j'aime et n'ai jamais connu.

Donne-moi ton regard calme et tes yeux liquides,
Ô Beauté ! Monstre énorme, effrayant, ingénu !

Nominoée

Seul demeure le silence

Même les diamants se changeront en poussière
Lorsque le dernier grain de sable tombera,
Ne laissant derrière lui que regrets amers,
Rancœurs, livres brûlés, amours et cœurs sans voix.

Lorsque le dernier grain de sable tombera,
Mêlant son écho au silence assourdissant.
Rancœurs, livres brûlés, amours et cœurs sans voix ;
Quelle importance ? Personne ne les entend.

Mêlant son écho au silence assourdissant,
Le Temps les engloutira, sourd à leurs sanglots ;
Quelle importance ? Personne ne les entend,
Poètes sans papier, artistes sans pinceaux

Le Temps les engloutira, sourd à leurs sanglots ;
Les rêves, les souvenirs et les regards d'espoir :
Poètes sans papier, artistes sans pinceaux,
N'auront même plus une illusion de pouvoir.

Les rêves, les souvenirs et les regards d'espoir,
Face à la brûlure inéluctable du Temps,
N'auront même plus une illusion de pouvoir
Dans un monde recouvert de cendres, mourant.

Face à la brûlure inéluctable du Temps
Qui change la Nature en musée de calcaire,
Dans un monde recouvert de cendres, mourant,
Même les diamants se changeront en poussière.

Nominoée

(Poésie personnelle, pantoum d'inspiration baudelairienne)

Le vieux Paris n'est plus

Le vieux Paris n'est plus
Où tout, même l'horreur, tourne aux enchantements.
Je guette, obéissant à mes humeurs fatales
Des êtres singuliers, décrépits et charmants
L'une, par sa patrie exercée,
L'autre, que son époux surchargea de douleurs,
L'autre, par son enfant Madone transpercée.

De ce terrible paysage,
Tel que jamais mortel n'en vit,
Ce matin encore l'image,
Vague et lointaine, me ravit.
En rouvrant mes yeux pleins de flammes
J'ai vu l'horreur de mon taudis
Et senti, rentrant dans mon âme,
La pointe des soucis maudits.

La pendule aux accents funèbres
Sonnait brutalement midi,
Et le ciel versait des ténèbres
Sur le triste monde engourdi.

Mathieu

Au pays parfumé que le soleil caresse,
Et de palmiers d'où pleut sur les yeux la paresse,
Puisque tu m'as choisie, ô oui ma déesse
Je veux te raconter, ô ma belle enchanteresse,
Les diverses beautés qui parent ta jeunesse.

Ô vierges, ô démons, ô monstres, ô martyres,
Chercheuses d'infini, dévotes et satyres,
Pour toi qui, comme une ombre à la trace éphémère,
Je plongerai ma tête amoureuse d'ivresse
Dans ce noir océan.

A te voir marcher en cadence,
On dirait un serpent qui danse
Mon cœur, comme un oiseau, voltigeait tout joyeux
Comme un ange enivré d'un soleil radieux.

Je veux, pour composer chastement mes églogues,
Coucher auprès du ciel, comme les astrologues
Aujourd'hui l'espace est splendide !
Sans mors, sans éperons, et sans bride.

Viens, mon beau chat, sur mon cœur amoureux
Et laisse-moi plonger dans tes beaux yeux.

Ludovic

Le Spleen et la Lueur

J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans
Je suis comme le roi d'un pays pluvieux
Riche, mais impuissant, jeune et pourtant très vieux
L'Espoir, dans mon âme, défile lentement.

Laisser, laisser mon cœur s'enivrer d'un mensonge !
Laisser mon esprit s'évader dans un beau songe !
Je plonge tout entier au gouffre de l'Ennui
Et m'apitoie sur ce triste monde engourdi.

Que tu viennes du ciel ou de l'enfer, qu'importe
Je me moque qui de Dieu ou bien du Diable,
L'un contemple notre martyr, nous insupporte !
L'autre, vaincu, rêve en silence !

IMPLACABLE PRIERE !

Ô Satan, prends pitié de ma longue misère !
Que tu viennes du ciel ou de l'enfer, qu'importe,
Créature étrange, puisses-tu m'ouvrir la porte ?
De toi se sert, Ô femme, ô reine des péchés
Dont le regard m'a fait soudainement renaître,
Ne te verrai-je plus que dans l'éternité ?
Pour un bref instant, tu dissous mon mal être !

La beauté du corps est un sublime don
Qui de toute infamie arrache le pardon.

Je te hais autant que je t'aime !

En tout climat, sous tout soleil, la Mort t'admire
C'est la Mort qui console, hélas !
Et qui fait vivre ;
C'est le but de la vie, et c'est le seul espoir !

Leo

Femme

Vers ma pâle étoile
Un bon chrétien, par charité,
Ton sang chrétien coulât à flots rythmiques.
Je ne vois qu'en esprit tout ce camp de baraques.

De toi se sert, ô femme, ô reine des péchés,
Que ta maigre nudité,
L'une, par sa patrie au malheur exercée,
Où tu te dresseras, statue émerveillée,
O toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savais !

Mêle son ironie à ton insanité !
En rouvrant mes yeux pleins de flamme
Nous fuirons sans repos ni trêves
Je te hais autant que je t'aime !

Samuel

Tristesse de Lune

Son visage aussi beau que la lune
aussi illuminé que le ciel plein d'étoiles
Ses beaux et grands yeux
(mais personne ne sait ce qu'elle a au-delà de son cœur :
un cœur brisé, désespéré de tous les échecs de la vie) ;

Dans ses mains, elle tenait la dernière rose des autres roses ornées
et regarda par la fenêtre ;
quand elle sentit cette rose
elle sentit l'odeur de la Liberté.

A travers le reflet de son visage dans la vitre de la fenêtre
elle avait l'air si déprimée
comme enfermée dans une cage
comme si c'était un petit oiseau qui demandait de l'aide et voulait sortir vers la Liberté
pour pouvoir chanter et voler vers la Nature qui ressemblait à un temple
et elle la reine qui allait la gouverner au sein de l'empire.

Après qu'elle eut pleuré, les étoiles se sont adressées à elle en disant :
avons-nous considéré que vous étiez l'une des nôtres,
voudriez-vous vous éteindre maintenant ?

Fatima

(Poésie personnelle, de lointaine inspiration baudelairienne)

Savoir valoriser

Le regard du véritable amour que vous trouvez dans les aéroports,

le vrai regret que vous trouvez dans les cimetières,

les vraies larmes que vous trouvez aux funérailles et les prières du fond du cœur que vous trouvez à l'hôpital ;

car nous ne connaissons tout simplement pas la valeur des uns et des autres sauf dans les extrémités,

et présenter une rose en son temps, c'est mieux que d'assister

une étoile du ciel trop tard.

Dire un beau mot au bon moment vaut mieux que d'écrire un poème après que les sentiments sont partis.

Là ça ne sert à rien

dans les choses qui arrivent en retard

comme un baiser d'excuse sur le front d'une personne décédée.

Fatima

La muse d'un poète

Le poète est semblable au prince des nuées
Dans son cerveau ribote un peuple de Démons ;
La mer est son miroir ; il se contemple exténué
L'être maudit observe l'abîme profond.

Et derrière les roches une chienne s'inquiétait
Avec le regard singulier d'une femme galante
Bleu, clair, profond ainsi que sa virginité
Que tu viennes du ciel ou de l'enfer qu'importe !

Pour toi, je change l'or en fer
Ce sont tes yeux attirants comme ceux d'un portrait
Qui transforment le paradis en enfer
L'élixir de ta bouche où l'amour s'évaporait.

Je suis comme un peintre qu'un Dieu moqueur
Condamne à peindre tes yeux de feu
Un spectre fait de grâce et de splendeur
Qui étoilent de reflets le profond peint en bleu.

Viens mon beau chat, sur mon cœur amoureux ;
Les jambes en l'air comme une femme lubrique
Comme un soleil couchant dans un ciel nébuleux
Et reste ici, jusqu'à l'heure mélancolique.

Camila T^{erm} 09